Document generated on 07/12/2025 midnight

Renaissance and Reformation
Renaissance et Réforme

Correspondance (1569–1614)

Marie Barral-Baron

Volume 42, Number 2, Spring 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1065161ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1065161ar

See table of contents

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)
2293-7374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Barral-Baron, M. (2019). Review of [Correspondance (1569–1614)]. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, *42*(2), 260–263. https://doi.org/10.7202/1065161ar

© All Rights Reserved Canadian Society for Renaissance Studies / Société canadienne d'études de la Renaissance; Pacific Northwest Renaissance Society; Toronto Renaissance and Reformation Colloquium; Victoria University Centre for Renaissance and Reformation Studies, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Urban's book brings together the parables of Jesus and the poetry and prose of Milton, both vital to our culture. Christians identify with the figures of the parables. The one caveat is that Milton is also a poet and that his self-representation in relation to parabolic figures is intricate and implicit and not simply a direct biographical equivalence.

JONATHAN LOCKE HART
Centre for Reformation and Renaissance Studies
University of Toronto

Valois, Marguerite de.
***Correspondance (1569–1614)*, éd. Éliane Viennot.**
Textes de la Renaissance 23. Paris : Classiques Garnier, 2018. 676 p. ISBN 978-2-406-08183-8 (broché) 59 €.

Éliane Viennot offre un ouvrage précieux avec cette édition critique de la correspondance de Marguerite de Valois pour les années 1569–1614. Princesse trop souvent réduite à la reine Margot depuis les romans d'Alexandre Dumas, cette figure historique n'a cessé de descendre « un par un, tous les degrés de la dignité humaine » et « n'a guère quitté la scène historico-fantasmatique française, ni le registre licencieux » (11). Dévorée par son propre mythe, réduite à une vulgaire prostituée dans le film de Patrice Chéreau (1994), la princesse savante a entièrement disparu derrière la jeune femme aux mœurs légères. Littéralement éreintée dans les années 1920 par son dernier grand biographe, l'historien Jean-Hippolyte Mariéjol, la réputation sulfureuse de Marguerite de Valois se retrouve jusqu'à aujourd'hui dans les travaux de Janine Garrisson et de Jacqueline Boucher (12, note 1). Face à ce constat sans appel et animée par des convictions féministes affichées, l'auteure propose de revenir aux sources afin de reconstituer le visage exact de la princesse (12).

La postérité de Marguerite apparaît en effet comme dramatique du fait de la dispersion de ses écrits et du caractère extrêmement limité des archives dont disposent les chercheurs à son sujet. Seuls trois textes en prose ont traversé les siècles, et non quatre, puisque la *Ruelle mal assortie* n'est pas un ouvrage de la plume de la princesse, mais bien un pamphlet dirigé contre elle (15, note 1). Quelques poésies ont également survécu, une dizaine de sa main et quelques

autres composées en collaboration avec des poètes de ses différents cercles. L'auteur souligne l'incroyable aisance de Marguerite dans les genres les plus utilisés de son temps, tels le sonnet et l'épigramme. Au sein de ces archives, la correspondance se détache car elle constitue non seulement le dossier le plus épais (deux fois plus volumineux en son état actuel que le reste des écrits conservés), mais aussi le plus représentatif de la personnalité de la reine et de son époque, alors qu'il s'agit du corpus sans nul doute le moins connu. Les *Mémoires* ont éclipsé en effet les lettres de la princesse, en s'imposant depuis des générations comme la seule source de connaissance de la vie de Marguerite, même si le texte n'en couvre qu'une quinzaine d'années et qu'il fut écrit au minimum avec vingt ans de recul.

Afin de redessiner les traits exacts du personnage de Marguerite, Éliane Viennot a décidé de se lancer dans un grand projet éditorial qui consiste à publier l'ensemble des écrits de la princesse. Et, pour que le mythe soit tout de suite mis à terre, elle a choisi délibérément de publier d'abord la correspondance des années 1569–1614, car elle constitue un corpus très peu connu alors qu'il est paradoxalement le plus apte à éclairer d'une lumière nouvelle la princesse.

La force de cette édition repose sur le fait que, pour la première fois, un volume offre la totalité des lettres écrites par Marguerite de Valois : 117 nouvelles épîtres inédites sont ici proposées aux lecteurs parmi les 469 éditées. Ces épîtres renouvellent profondément la figure de Marguerite et cela en dépit des quelques années manquantes (1570, 1571, 1592, 1611, 1612 et 1613), trous épistolaires liés aux destructions, aux pertes, aux pillages, et même parfois aux choix de la princesse de détruire une partie de sa correspondance. Ce dossier épistolaire frappe par la diversité des correspondants, des plus prestigieux (Catherine de Médicis, Henri III, Henri IV, Marie de Médicis), en passant par les souverains étrangers (Élisabeth Ier, Philippe II…), les représentants des grandes familles (les Condés, les Guise, les Montmorency-Danville, les Cossé-Brisac…), les hommes d'État, jusqu'aux ami(e)s (les duchesses de Nevers, de Retz, Brantôme), aux amoureux (Champvallon et Fourquevaux notamment) ou encore aux domestiques. N'exerçant pas un rôle politique majeur, Marguerite de Valois prenait souvent le temps de rédiger elle-même ses épîtres, ce qui explique le grand nombre de lettres autographes conservées (près de 350), qui évoquent la plupart du temps les événements du temps, la vie politique et matérielle, mais aussi ses propres soucis (gestion de ses domaines, problèmes financiers), ses élans du cœur et ses amitiés profondes. Surtout, ces lettres dessinent un tout

autre portrait de la princesse, qui apparaît comme une négociatrice redoutable, une gestionnaire efficace, bien loin de cette femme naïve et débauchée que les historiens ont aimé dépeindre jusqu'à présent.

Au fil de ces quarante-cinq années de correspondance, depuis les affrontements militaires du printemps 1569 jusqu'aux états généraux de l'automne 1614, la plus cultivée parmi les enfants de Catherine de Médicis et Henri II apparaît sous les traits d'une grande mécène, proche des poètes de la Cour, des musiciens, des érudits, de tous les esprits subtils de son temps, et cela, tout au long de son existence, à Paris, comme en Gascogne ou en Auvergne. Au fil des lettres, cette princesse se dévoile également comme une catholique militante, non pas fanatique, mais fidèle à la foi de ses ancêtres, protectrice de nombreux ordres et artisane active de la Contre-Réforme. Grande plume, elle occupe un rôle politique important, par ses choix et ses engagements, notamment à l'occasion de la Saint-Barthélemy (1572) et après la mort du roi Henri IV (1610). Les relations de Marguerite avec les membres de sa famille, et notamment avec ses frères, sont revisitées et mettent fin à toutes les rumeurs grotesques de relations incestueuses, dévoilant plutôt une jeune femme qui négocie sans cesse. Les lettres éclairent aussi le ralliement de Marguerite au parti des Malcontents de son jeune frère au début de l'année 1574, adhésion qui n'est pas du tout un glissement innocent, mais bien un choix stratégique et réfléchi, tout comme son décision de rejoindre le parti de la Ligue, après avoir tout tenté pour rentrer en grâce auprès de son époux. Ces épîtres apportent enfin des matériaux essentiels à la connaissance de sa retraite à Usson, période fort peu connue jusqu'à présent, et donnent des éléments tout à fait inédits, notamment au sujet de son « démariage » : loin de l'avoir empêché, comme le souligne toujours l'historiographie, Marguerite a surtout cherché à obtenir des assurances financières et statutaires auprès d'Henri IV. De la même manière, son retour dans la capitale, en 1605, n'est absolument pas une surprise pour la cour, comme l'affirment encore de nombreux historiens en s'appuyant sur Sully : si la reine se dépêche, en juillet, de prendre la route, c'est sur ordre du roi, pour rencontrer Sully et lui communiquer ce qu'elle sait de la conspiration en cours. Féroce négociatrice, Marguerite sait se rendre indispensable quand il le faut et recouvrer honneurs et biens.

Ce beau volume de correspondance, qui offre une édition des lettres très lisible appuyée sur de nombreuses notes, est très aisé à parcourir grâce à une solide introduction de plus de quarante pages et à un appareil critique fort

détaillé (annexes, chronologie, tableau synoptique des principaux échanges, index général des noms et des lieux, bibliographie). Véritable projet de réhabilitation de la reine Margot, cet ouvrage a d'ores et déjà réussi le pari de son auteur et s'impose désormais comme une référence pour la connaissance de Marguerite de Valois et de son époque.

MARIE BARRAL-BARON
Université de la Franche Comté